

Christian Demoulin

Enjeux de la théorie lacanienne *

Comme pratique, la psychanalyse n'est certainement pas une science. L'expérience psychanalytique ne relève pas de la méthode expérimentale. L'analyste, comme clinicien, est dans la position de l'artisan, position bien éloignée de celle du chercheur dans son laboratoire. Là où le chercheur se doit de maîtriser tous les paramètres de l'expérience, l'analyste au contraire opère dans un champ de non-maîtrise, un champ non garanti par le savoir. C'est ce que Lacan appelle l'acte analytique. Risquons le mot : la psychanalyse est une pratique humanitaire, non au sens de l'humanitarisme charitable, mais en tant que réponse au malaise du désir dans la civilisation. Ce malaise du désir, c'est tout d'abord la misère névrotique qu'évoquait Freud au début du siècle dernier. À cela s'ajoute de plus en plus la captation du désir par l'économie de consommation, ce que Lacan théorise comme discours du capitaliste, allant jusqu'à faire de la psychanalyse un moyen de sortir de ce discours.

La psychanalyse n'est pas seulement une pratique, c'est aussi une théorie. Il me paraît important de ne pas clore l'enseignement de Lacan sur lui-même, mais de poursuivre dans les voies qu'il a frayées en ouvrant le dialogue avec les savoirs contemporains. C'est d'ailleurs ce que faisait Lacan avec l'enseignement de Freud. Mais une telle démarche nécessite, pour s'orienter, d'avoir saisi les enjeux de la théorie de Lacan. C'est peut-être ce que le recul du temps permet mieux aujourd'hui.

La théorie lacanienne a pour fonction d'éclairer la pratique analytique, laquelle semble avoir une tendance naturelle

* Psychoanalytische Perspectieven, Gent, 2001, n° 46, p. 7-18.

à se dégrader, à retomber dans l'ornière des thérapies préanalytiques basées sur la direction de conscience et la suggestion. Ainsi, Lacan distingue le discours du maître, dont relèvent les psychothérapies, du discours du psychanalyste. L'éthique du discours du maître est l'éthique du Bien : c'est pour ton bien !, dit le thérapeute en prescrivant tel conditionnement. Bien sûr, l'éthique du Bien est éternelle et irréfutable, même s'il est facile d'en dénoncer les dérives. Mais la psychanalyse, parce qu'elle part de l'élucidation du symptôme et qu'elle vise la production d'un savoir, est en décalage par rapport à l'éthique du Bien. Lorsqu'elle s'efforce d'y faire retour, comme souvent chez les postfreudiens, elle se dégrade et perd sa raison d'être, se transformant, par exemple, en une méthode d'apprentissage dont on ne voit ni l'intérêt ni l'efficacité. L'éthique du discours du psychanalyste, pour Lacan, est l'éthique du bien-dire. Paradoxe de l'humanitarisme psychanalytique : il repose sur le fait que pour un être humain, un *parlêtre* suivant Lacan, arriver à dire ce qu'on avait vraiment à dire, même si on ne savait pas qu'on avait à le dire, peut être plus important que tout autre bien. À tel moment, pour tel sujet, le bien-dire peut être le seul bien qui compte. C'est ce qu'apprend la psychanalyse. Précisons que le bien-dire évoqué par Lacan est non pas le beau-dire mais le juste-dire, la parole juste qui relève de l'éthique plus que de l'esthétique.

L'enjeu de la théorie lacanienne, c'est d'abord la pratique. Il s'agit d'amener l'analyste à être à la hauteur de son acte. Il s'agit aussi de l'amener à penser son expérience au-delà de ses données immédiates et d'une appréhension naïve. Il y a là un choix essentiel. Les esprits pragmatiques sont souvent à la recherche d'idées simples. La compréhension empathique fondée sur les sentiments contre-transférentiels résume, pour certains, avec le respect du cadre, toute la théorie. Lacan, au contraire, pensait nécessaire que les analystes se forment à la pratique du concept, même si l'intérêt clinique n'est pas toujours direct. Bien sûr, cela peut conduire à des positions dogmatiques et à une scolastique indigeste, qu'elle soit freudienne

ou lacanienne. Mais un tel écueil n'est pas inéluctable, comme nous le verrons, je l'espère.

Théoriser l'au-delà, c'est bien de cela qu'il s'agit dans la psychanalyse depuis Freud et l'invention de l'inconscient. N'est-ce pas l'enfer que Freud évoque en exergue de la *Traumdeutung* ? *Flectere si nequeos Acheronta movebo*. Cela mérite d'être rappelé à une époque trop tentée par les mirages de la technicité. Le scandale de l'inconscient, pour toute une tradition de pensée, c'est qu'il implique un au-delà du vécu, un au-delà de la phénoménologie et de la primauté du cogito. Le retour à Freud de Lacan dans les années 1950 était d'abord un retour au Freud des formations de l'inconscient et à ses trois ouvrages que Lacan disait canoniques, *L'Interprétation des rêves*, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. C'est de là que Lacan a tiré sa thèse devenue classique de l'inconscient structuré comme un langage. Si les formations de l'inconscient, rêves, lapsus, mots d'esprit, sont des faits, le statut de l'inconscient comme instance est problématique, plus fondé éthiquement qu'ontiquement, disait Lacan. Aussi faut-il considérer qu'il s'agit d'une hypothèse féconde, et non d'un dogme, hypothèse à revisiter, voire à reformuler si nécessaire.

Au-delà, c'est aussi l'article de Freud de 1921, « Au-delà du principe de plaisir », référence centrale dans la lecture de Freud par Lacan. L'instance de répétition, que Freud n'hésite pas à qualifier de diabolique, n'est-ce pas ce que risque toujours de méconnaître le praticien naïf, dont la philosophie spontanée est, le plus souvent, la croyance simpliste en la théorie hédoniste de la motivation ? Au-delà du principe de plaisir, Freud situe l'enjeu de la cure à un niveau proprement métaphysique, dans la lutte entre d'obscures pulsions de vie et de mort. Formulation discutable, certes, mais qui a pour le moins le mérite d'ouvrir un champ de réflexion au-delà du terre-à-terre des idéaux normatifs-adaptatifs. Cette question de la pulsion de mort, contestée par les postfreudiens, est un point de départ de la réflexion de Lacan. On peut même dire que Lacan

n'a eu de cesse de tenter d'en rendre compte, que ce soit par la prématuration de la naissance, par l'emprise mortifère du langage ou par l'inertie de la jouissance.

Au-delà de la conscience et au-delà de l'hédonisme, ce sont certainement deux traits importants de l'avancée freudienne, et c'est un des mérites de Lacan d'avoir poursuivi dans cette voie, là où d'autres analystes en revenaient à la psychologie du moi, soit à l'abandon du vif de la découverte freudienne. Mais Lacan, lui aussi, a introduit des concepts ouvrant sur un questionnement au-delà. Le plus connu, et sans doute un des plus importants, est le concept du désir comme au-delà de la demande. L'appréhension naïve confond demande et désir, c'est le b.a.ba de notre pratique, mais il est bon de le rappeler. Au départ, le désir se présente comme une question, *Che vuoi ?* : que me veut l'Autre au-delà de sa demande directement compréhensible ? La demande la plus simple est déjà structurée par le langage, dépendante de l'offre. Elle peut s'avérer à l'occasion n'être demande d'aucun besoin, pure demande d'amour. Le désir est au-delà, noué au désir de l'Autre. Lacan l'aborde de diverses manières : comme métonymie du manque à être, comme désir de désir, comme désir de faire reconnaître son désir et puis comme désir sexuel, retour du besoin dans l'au-delà de la demande d'amour. Une telle approche permet de penser la névrose au-delà de la symptomatologie, comme difficulté dans le champ du désir : désir toujours insatisfait dans l'hystérie, désir vécu comme impossible dans la névrose obsessionnelle, désir prévenu dans la phobie.

Autre avancée capitale de Lacan, la théorie du signifiant, dont la portée est de nous conduire à penser notre pratique au-delà du niveau manifeste du sens. Prendre l'inconscient à la lettre, c'est se défaire de la compréhension naïve ou de l'idéal de maîtrise pour s'ouvrir à la surprise de l'inconscient. De même, la théorie de l'objet *a* questionne l'au-delà de la phénoménologie de la relation à l'objet désirable, en introduisant la dimension de l'objet perdu cause du désir, puis de l'objet comme plus-de-jouir.

Mais l'enjeu de la théorie lacanienne n'est pas seulement pratique. Il s'agit aussi, pour Lacan, de construire une théorie qui tienne le coup au regard de la science. Sur ce point, la réussite n'est pas complète. La théorie freudienne me semble être située par beaucoup d'auteurs dans un espace épistémologique entre science et philosophie, dans ce champ ambigu dit des sciences humaines. La théorie de Lacan se retrouve située dans le même espace, mieux considérée par les philosophes, fût-ce au prix d'une méconnaissance des enjeux cliniques, que par les scientifiques. Certains scientifiques se sont même indignés de la volonté de science telle qu'elle a eu cours dans les sciences humaines à l'époque du structuralisme. Ce qui était à l'époque vanté comme interdisciplinarité s'est vu contesté, après coup, comme imposture.

Si la psychanalyse n'arrive pas à se construire comme une science rigoureuse, cela tient à son objet. Quelles sont en effet les contraintes de départ, pour Freud ? Il s'agit de rendre compte de la clinique des névroses, ce qui nécessite d'intégrer une théorie de la sexualité à une théorie de l'appareil psychique. C'est là la spécificité de la théorie analytique. Je remarque que les théories cognitives actuelles, qui se veulent scientifiquement rigoureuses, évitent ce type de problème, d'où leur incapacité à aborder sérieusement la clinique des névroses. En méconnaissant l'inconscient et la question du désir, les thérapies cognitives ne peuvent que se limiter au champ de l'apprentissage.

Lacan, à une certaine époque, définissait le projet théorique de la psychanalyse comme une érotologie, une science du désir. Si l'on tient compte des différents moments de l'enseignement de Lacan, on peut compléter cette formule. La théorie lacanienne est une théorie du sujet, du désir et de la jouissance. Je laisse volontairement en suspens pour l'instant la question de savoir si une telle théorie relève ou non de la science, point sur lequel Lacan a varié. Que l'analyse soit ou non une science, il n'en reste pas moins nécessaire que la théo-

rie soit suffisamment rigoureuse pour être crédible au regard des exigences de la pensée scientifique.

Lorsque Lacan introduit au début des années 1950 sa thèse de l'inconscient structuré comme un langage, il s'appuie sur la clinique freudienne des formations de l'inconscient, rêves, lapsus, actes manqués, mots d'esprit. Il se réfère aussi à l'ethnologie de Lévi-Strauss et à la linguistique de Saussure et de ses successeurs. Tout cela est connu. En revanche, on ne souligne pas souvent que Lacan s'appuie aussi, et peut-être surtout, sur une science encore balbutiante, la cybernétique. Le 22 juin 1955, Lacan donne à Sainte-Anne une conférence intitulée « Psychanalyse et cybernétique ou de la nature du langage », conférence reprise dans *Le Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*². L'inconscient structuré comme un langage est une thèse qui, dans le fond, peut être considérée comme relevant du cognitivisme. Freud avait construit son schéma d'appareil psychique à partir du modèle stimulus-réponse, en intercalant des instances entre ces deux pôles ; Lacan part de ce qui deviendra notre moderne informatique.

Dans le champ de la sexualité aussi, Lacan innove. Freud avait pris comme point de départ les travaux des psychiatres sur les perversions sexuelles. Lacan introduit l'éthologie dès 1936, avec son stade du miroir. Une théorie du désir se doit dès lors d'articuler ces deux champs – forçons la note : articuler le symbolique et l'imaginaire comme tente de le faire Lacan dès les années 1950, c'est articuler les sciences cognitives avec l'éthologie. Mais les choses se compliquent lorsque Lacan prend en compte un troisième terme, le réel. C'est là qu'il situera la théorie de la jouissance, théorie qui reprend la question soulevée par Freud d'un point de vue *économique* en psychanalyse.

Cette façon de présenter les enjeux de la théorie lacanienne en la situant à l'intersection du cognitivisme et de

1. Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 339-354.

l'éthologie a pour visée d'éviter la tentation d'un repli dogmatique sur le seul corpus lacanien. Il importe de poursuivre le dialogue avec les savoirs contemporains. Lacan regrettait le manque de formation scientifique des analystes, recrutés souvent plus du côté littéraire que du côté scientifique.

Le mérite de la référence à la cybernétique est de permettre de penser l'inconscient et la subjectivité d'une manière rigoureuse, sans que la subjectivité se confonde avec le moi autonome des postfreudiens ou avec le *je* pur des philosophes. En effet, Lacan relève que, si la machine ne pense pas lorsqu'elle calcule, l'homme non plus. Comme la machine, il est la proie d'une combinatoire qui fonctionne sans l'intervention d'aucune subjectivité. C'est cela l'inconscient structuré comme un langage, un inconscient combinatoire qui fonctionne tout seul et qui parasite le vivant. Cette référence à la science est ce qui permet à Lacan d'avancer une théorie du sujet inédite en philosophie. Le sujet qui parle, qui agit, qui est appelé dans nos sociétés à devenir responsable de ses actes, ce sujet auquel nous donnons la parole dans notre pratique d'analyste, ce sujet n'est pas premier, comme le *je* pur de la réduction phénoménologique selon Husserl. Il est l'effet du signifiant, et si nous lui donnons la parole en analyse, c'est pour lui permettre de réinterroger la combinatoire signifiante qui l'a constitué, autrement dit ses identifications. Lorsque Lacan parle du sujet de l'énonciation comme sujet de l'inconscient, il ne faut pas se méprendre sur le sens d'une telle formule. Il s'agit non pas d'une subjectivité qui habiterait secrètement l'inconscient, mais d'une subjectivité effet du déterminisme signifiant inconscient.

C'est là que la théorie de l'inconscient structuré *comme* un langage garde à cette époque une ambiguïté, sans doute voulue par Lacan : faut-il penser l'inconscient à partir de la langue, un inconscient fait de signifiants, ou un inconscient combinatoire fondé sur un système binaire, 1/0, comme dans l'ordinateur ? Cette question est intéressante puisqu'il semble à présent acquis que tout système nerveux fonctionne, comme

l'ordinateur, avec une sorte de langage interne fondé sur la binarité. Dès lors, ce qui est spécifique à l'homme n'est pas d'avoir un langage interne comme l'ordinateur, cela se retrouve chez le moindre animal. Ce qui spécifie l'homme, c'est que ce langage interne est doublé par un langage articulé complexe d'origine externe qui doit s'acquérir à chaque génération. Dans le fond, cela le rapproche davantage de notre ordinateur familial capable de délivrer des messages en français ou en anglais. D'un certain point de vue, l'homme peut être rapproché de ces fameux ordinateurs à commande vocale.

On peut se demander de quelle manière le langage binaire interne et le langage externe sont connectés. Peut-être faut-il réinterroger la théorie du signifiant à ce niveau. Lacan privilégie le signifiant au détriment du signifié au niveau de l'interprétation du matériel inconscient. Cela implique que la combinatoire inconsciente est faite de signifiants qui circulent indépendamment du signifié. C'est le signifiant considéré comme une matérialité. Lacan évoque, pour illustrer cette circulation du signifiant, les bandes lumineuses où défilent les informations. Cela n'est pas sans évoquer les circuits neuronaux. Mais nous ne savons rien de la façon dont la matérialité signifiante interfère avec la langue binaire du circuit neuronal.

Lacan est d'une génération qui avait rejeté la question de l'origine du langage au profit de celle de sa structure. Si cette question reste insoluble, nous avons cependant de nos jours des éléments nouveaux et intéressants concernant d'une part le rapport au langage des primates et d'autre part la façon dont se forment les langues nouvelles.

Selon Jared Diamond (*Le Troisième Chimpanzé*), l'homme ne devrait pas être situé à part des autres primates. Plutôt que de parler du genre *homo*, il serait plus juste de considérer qu'il s'agit du troisième chimpanzé, à côté du chimpanzé commun et du chimpanzé nain ou bonobo. Kenzo, le bonobo élevé comme un enfant, est devenu célèbre par ses exploits linguistiques qui dépassent de loin ce qu'on avait imaginé jusqu'alors. À présent, les spécialistes s'interrogent pour savoir où fixer

exactement la limite avec le langage humain. Si Kenzo peut comprendre et obéir, il ne semble pas capable de réinterroger le discours de l'Autre. Peut-être s'agit-il du mode de fonctionnement décrit par certains psychanalystes comme pensée opératoire. Autrement dit, ce qui leur manque, cela pourrait être l'inconscient.

On connaît mal le langage (ou prélangage) des chimpanzés en milieu naturel, langage non articulé, fait de cris et de grognements. En revanche, leur structure familiale est mieux connue. On sait qu'ils n'ont pas de père, la femelle en chaleur s'offrant à tous les mâles présents. Le jeune chimpanzé ne connaît que sa mère. Leur sexualité, plutôt frénétique, paraît bien relever d'un comportement naturel, induit par des signes. Autrement dit, il s'agit d'une sexualité qui n'est pas régie par le fantasme, une sexualité indépendante du langage. On peut en conclure que, si les chimpanzés ont une certaine capacité linguistique, le langage ne les parasite pas au même degré que nous, qu'il reste davantage à un niveau sémiotique comme moyen de communication, et non comme structurant un inconscient et induisant des fantasmes susceptibles de déterminer la conduite des sujets.

Voyons à présent ce que nous apprend l'étude de l'apparition des langues nouvelles, les créoles. Lorsque des populations de langue différente sont amenées à vivre et à travailler ensemble, on voit apparaître des pidgins, sorte de protolangues simples, sans grammaire, faites des mots nécessaires à la communication et choisis parmi ceux dont le contenu phonématique est compatible avec les langues d'origine des populations en présence. Autrement dit, on sélectionne spontanément les mots qui s'avèrent utiles et aisés à prononcer par tout le monde. Il s'agit donc, là aussi, de protolangues purement utilitaires relevant de la pensée opératoire. Or, il se passe que, dans un certain nombre de cas, ces protolangues évoluent à la génération suivante en véritables langues, les créoles. Ce qui frappe les linguistes, c'est qu'il existe une structure grammaticale commune aux divers créoles, structure indépendante des

langues d'origine des populations. Il s'agit en particulier du mode de construction de la phrase, laquelle répond dans tous les cas à l'ordre sujet-verbe-complément, et cela même quand cette structure est absente des langues natives à partir desquelles se constitue ce créole.

Que conclure de tout cela ? Il pourrait bien y avoir une structure grammaticale primordiale, dépendante sans doute de nos structures cérébrales. Cette structure de base pourrait correspondre au registre opératoire de la pensée, du genre : « Toto veut de la soupe. » Secondairement, le langage se serait émancipé de sa fonction opératoire et de communication pour venir parasiter le vivant et son mode de jouissance, en particulier sa sexualité. C'est là, évidemment, qu'il faut prendre en compte la différence essentielle entre l'homme et l'ordinateur, à savoir la dimension du vivant.